

PREMIERE

La Femme gauchère

LA CRITIQUE DE **PARISCOPE** (Hélène Kuttner)

18 février 2013

Dans le roman de Peter Handke, Marianne, qui est mariée à Bruno et dont elle a un garçon, Stéphane, déclare un beau matin à son mari, alors qu'il vient juste de rentrer d'un voyage d'affaires : « Va-t'en, laisse moi seule. » De cette décision injonctive, on ne sait rien ou pas grand chose. Le couple paraît sans histoire, vit dans une banlieue calme. La femme a cessé de faire des traductions pour élever son enfant, mais cette révolution inopinée la précipite dans une solitude choisie, une indépendance revendiquée, quoique fortement critiquée par les autres, dont Franziska (Vanessa Larré) la jolie voisine.

Le metteur en scène Christophe Perton a adapté le roman, dont Peter Handke avait déjà fait un film avec Angela Winkler et Bruno Ganz dans les années 70. Judith Henry, silhouette frêle et regard ardent, incarne Marianne face à Grégoire Monsaigeon (Bruno). Yann Collette interprète l'éditeur hâbleur et Olivier Werner le comédien amoureux, tandis que Jean-Pierre Malo est le père de l'héroïne.

Ces excellents comédiens sont dirigés dans un superbe espace qui figure un séjour au sol noir éclairé aux néons, avec baie vitrée et banquettes orange vif.

Handke, en sismographe des sentiments humains, joue l'économie des répliques, va à l'essentiel. Comme chez Sarraute, c'est le non-dit, le sous-texte qui est prégnant.

La mise en scène respecte le tempo de l'écrit, qui est presque celui du quotidien. On suit donc l'évolution de cette femme, comme à travers l'écran transparent d'une boîte : celle de son appartement. Du théâtre doux amer, à l'humour grinçant, qui peut laisser certains spectateurs froids. D'autres, sensibles à la problématique de cette femme lassée de vivre dans le regard d'autrui, qui désire être aimée pour elle même, se laisseront porter par la délicatesse de jeu des comédiens et leur aptitude à composer des vies à l'ordinaire si mystérieux, sans pour autant les percer à jour.